

LES RAPPORTS DE POUVOIR DANS LES FORMES DE DEBAT TRADITIONNELLES

> FAUT-IL BANNIR LES EXPERT-E-S ET LES SPÉCIALISTES DES DÉBATS ?

Certaines personnes ont davantage creusé certains sujets que d'autres. De ce fait, elles possèdent un *savoir spécifique qu'il peut être important de transmettre*. Mais ce qui dérange dans les formes classiques telles que les conférences/débats, c'est qu'elles nous maintiennent dans une **situation de passivité et de consommation d'idées**.

Le fait d'être **simple récepteur/trice n'aiguise pas notre esprit critique**. Rien n'est fait pour que nous puissions nous réapproprier le savoir exposé par l'intervenant-e, c'est-à-dire **faire le lien entre ce qu'il/elle nous dit et notre propre vie**, notre propre quotidien, là où nous en sommes dans nos idées et nos actes.

Ce qui pourrait être un moment de construction collective se résume alors à une succession d'idées plus ou moins brillantes émises par quelques émetteurs/trices. Le public, réduit au statut de spectateur passif, **n'est pas véritablement traversé par ce qui se dit à la tribune. A la limite, c'est un spectacle comme un autre, qui ne change pas le cours de nos vies**.

Les conférences/débats et les tables-rondes ont également des effets politiques plus profonds. Ces formes de discussion hiérarchisée renforcent la logique **de "délégation de pouvoir"**, cette idée omniprésente dans notre société selon laquelle les "expert-e-s", qu'ils ou qu'elles soient politicien-ne-s ou sociologues, seraient plus à même de prendre les décisions nous concernant, plus à même de débattre des sujets qui nous concernent tou-te-s. Cette situation nous renforce dans un statut de passivité politique.

> LES MÉCANISMES DE DOMINATION DANS LES PRISES DE PAROLE :

Les rapports de pouvoir s'expriment souvent dans les débats publics, types conférences/débat ou des tables-rondes. Mais ils s'expriment aussi dans des configurations de réunions associatives, les assemblées générales, les débats après les projections... dès qu'une parole collective est en jeu, il y a raison de penser que des rapports de pouvoir peuvent se jouer si l'animation ne permet pas de réguler la parole.

Pour les questions de conférences / table ronde, la forme des réunions repose toujours sur les mêmes principes. Le temps de parole est monopolisé par des "spécialistes" du sujet, tandis que le public a juste quelques dizaines de minutes pour poser des questions. Cette hiérarchie du temps de parole se retrouve également dans l'aménagement de l'espace.

La plupart du temps, les intervenant-e-s sont séparé-e-s du public, voire en hauteur par rapport à lui. Dans ces conditions, le débat est quasiment inexistant. Le public est simplement là pour écouter la bonne parole d'un-e invité-e vedette ou de plusieurs personnalités censées détenir une "vérité".

> ET DANS LES REUNIONS D EQUIPE, OU ASSOCIATIVES ?

Les mécanismes de domination y sont plus insidieux, mais très présents. Dans ce type de réunion, **tout le monde peut théoriquement s'exprimer**. Mais dans la pratique, ce n'est évidemment pas le cas. Tou-te-s les participant-e-s ne sont pas au même niveau de rapport à la parole, d'information et de confiance en soi pour intervenir... La plupart du temps, la parole est donc **monopolisée par quelques personnes, souvent les expert-e-s du sujet, celles et ceux qui ont plus d'information que d'autres, celles et ceux qui ont plus d'aisance à parler en public, etc**.

On se cache souvent cela en se disant que ceux qui ne s'expriment pas sont timides, ou préfèrent écouter, ou n'ont pas d'avis sur la question, mais la plupart du temps, c'est parce qu'ils n'osent pas. De nombreux mécanismes de domination aboutissent à ce que seules quelques personnes osent et puissent s'exprimer. **L'animation peut changer cela !**

> QUELQUES MECANISMES DE DOMINATIONS DE LA PAROLE

Pour bien observer les mécanismes de pouvoir que je vais décrire, je conseille l'expérience de participer aux réunions avec un bloc-note. En premier lieu, on peut noter des rapports de pouvoir dans les manières d'intervenir des gens. Par exemple, le fait de **couper la parole**. Cet acte peut paraître accidentel. Mais il révèle le peu d'attention que l'on accorde aux autres. La volonté d'imposer ses idées peut également se manifester par le fait d'**intervenir systématiquement après d'autres interventions**. C'est une manière d'avoir le "mot de la fin", de ramener les choses à soi.

Autre mécanisme de pouvoir : **le ton des prises de parole**, notamment **le volume sonore**. Les personnes qui ont confiance en elles parlent en général très fort, afin d'être entendues par tout le monde, de capter l'attention des autres, voire de s'imposer par la force. A l'opposé, les personnes plus timides parlent avec une toute petite voix. Du coup, elles se font souvent blâmer d'un lapidaire « *on n'entend rien !* » qui dévalorise leurs propos. La volonté de domination peut également s'exprimer par le fait d'adopter **un ton très affirmatif**. Les idées énoncées apparaissent alors comme des vérités, ce qui laisse peu de place à la remise en question.

Il y a aussi les personnes qui ne prennent pas le recul nécessaire pour entrer dans le débat et qui vont s'emporter sous prétexte qu'un débat c'est aussi entrer en conflit. Hors le conflit peut s'exprimer bien autrement que par la colère ou l'agressivité. Comment quelqu'un de timide peut oser prendre la parole après un coup de gueule ?

Il faut aussi être attentif **aux postures physiques**. La manière dont on occupe l'espace n'est pas anodine. Par exemple, se mettre physiquement en avant est une manière de montrer sa confiance en soi, de renforcer ses propos, parfois de s'imposer.

Citons également **les effets rhétoriques**. Le vocabulaire utilisé peut avoir un impact très fort auprès d'un auditoire. **L'utilisation de termes érudits ou scientifiques** joue souvent le rôle d'**argument autoritaire**, surtout si le reste de l'auditoire maîtrise mal le sujet du débat. Comme nous ne sommes pas égaux dans notre manière d'argumenter, dans notre capacité à récupérer les arguments de l'autre pour les incorporer dans nos pensées, **ce sont souvent les plus "savants" qui dominent la discussion**. Face aux personnes qui maîtrisent inconsciemment ou non toutes ces techniques de domination verbales, le reste du public peut être très intimidé.

> Il est toujours plus facile de ne rien dire plutôt que d'oser s'exprimer devant des personnes qui ont l'air plus "intelligentes" que soit.

Pour terminer ce bref tour d'horizon des mécanismes de domination, il faut mentionner **les rapports de genre**. En règle générale, dans un débat rassemblant des personnes de sexe masculin et féminin, les hommes interviennent plus souvent, plus longtemps, coupent davantage la parole que les femmes, et leurs propositions sont souvent les plus écoutées.

Cette description peut paraître caricaturale. Mais ce sont des faits étudiés et observés. Cela ne veut pas dire que les femmes sont par nature moins motivées par la réflexion, par la discussion collective, plus timides ou moins concernées par la politique. C'est une **question de construction sociale**. **Dès leur plus jeune âge, les garçons sont éduqués à se battre pour leurs idées, à s'affirmer, à se "dépasser", à se confronter aux autres, tandis que les filles sont éduquées à être compréhensives, à l'écoute et d'être sage.**

Ces comportements genrés émergent lors des débats, de manière plus ou moins explicite. Des études comme celles de Corinne Monnet sur les rôles genrés dans les discussions², décrivent par exemple que dans des débats mixtes, la quasi totalité des interruptions de parole sont effectuées par des hommes, et que ce sont le plus majoritairement les thèmes proposés par les hommes qui sont retenus au détriment de ceux proposés par les femmes.

On retrouve ces mécanismes de domination dans tout type de réunion. Ce qui a frappé Virus 36 et le milieu squat contestataire et alternatif à Grenoble, c'est de constater le peu d'imagination pour tenter de les enrayer, comme si une sorte de pensée unique les recouvrait. Rares étaient les réflexions sur les moyens d'aider les personnes timides à s'exprimer, sur les moyens de lutter contre le sexisme dans un débat, sur les manières d'améliorer le taux d'écoute. C'est d'ailleurs **fou de constater combien les**

gens s'écoutent très peu dans les débats.

En général, chacun-e est davantage préoccupé-e par préparer son intervention que vraiment écouter ce qui se dit autour. Au final, dans **la plupart des discussions, plein de petits avis morcelés se juxtaposent, sans réellement construire une pensée collective.** Chacun-e arrive avec une idée préétablie, puis repart avec.

La discussion collective ne nous transforme pas, elle est vide. En l'absence de réelles interactions entre les gens, les "grandes gueules" viennent pour briller, les autres pour apprendre des choses parce qu'ils pensent ne pas savoir, en tout cas pas au point d'émettre des idées, et s'abreuvent de pensées sans outils pour se la réapproprier. La plupart des participant-e-s ingurgitent ainsi une suite de "vérités", pour les ressortir dans de futures discussions.

> Les débats citoyens apparaissent souvent comme des parodies de démocratie.

Les formes de débat proposées ne prennent pas en compte les mécanismes que nous venons de décrire. Elles **reproduisent les schémas de domination les plus courants : le pouvoir de l'expert-e, l'absence de pouvoir du non-initié, le sexisme, le monopole des "grandes gueules", la passivité du plus grand nombre.** Qui plus est, les débats « participatifs » proposés par l'Etat ou les collectivités locales sont généralement **sans enjeu.** Les décisions sont déjà prises, le public est surtout là pour les **écouter et les valider**, sans pouvoir réellement agir. On nous dit « *Nous sommes en démocratie : voyez tous les débats que nous organisons !* ». Mais en réalité, la population n'a quasiment aucun pouvoir.

La participation est une manière de faire parler les gens sans réellement les écouter, d'empêcher toute critique. **il n'y a pas de réel débat puisque les décisions sont déjà prises par les experts et les politiciens, et que les séances de « participation citoyenne » n'y changeront rien ou presque !**

C'est pour cela qu'il faut proposer et expérimenter de **nouvelles règles** de discussion. Ces règles peuvent être toutes simples, comme les tours de paroles, les tickets de discussion, le **"bâton de parole"** (seule la personne qui tient le bâton (un objet choisi par le groupe) est autorisée à parler, et il faut faire un signe pour le demander).

Avec ces outils tous simples, il est impossible de se couper la parole. De plus, **pendant que le bâton de parole change de mains, qu'un ticket est posé ou qu'une main est levée, cela crée un temps de silence qui apaise la discussion.**

Il faut proposer des outils qui exigent un **haut niveau d'écoute et une participation de toutes les personnes présentes.**

Attention, ces **outils ne sont pas des solutions « clés en main ».** La première question à se poser quand on souhaite organiser un temps de discussion, ce sont les objectifs que l'on cherche à atteindre : **transmettre des informations ? Aboutir à une décision collective ? Recueillir des témoignages ? De la réponse à ces questions découlent non seulement les outils de débat possibles, mais également tout le contexte de la rencontre : le choix du lieu, l'aménagement de l'espace, la préparation en amont et en aval du débat.**

Ça ne marche pas de rassembler trente personnes dans une même salle et de dire « *allez, maintenant tout le monde s'exprime !* ». Même avec des outils de discussion très participatifs, il faut au préalable créer un contexte pour que chaque personne ose prendre la parole, apprenne à prendre confiance, ressente une atmosphère de bienveillance. Par exemple, pour que les personnes timides se sentent moins "oppressées" dans un débat, il est intéressant d'abord de proposer des discussions en petits groupes. Si on souhaite aborder un sujet complexe, il faut transmettre un maximum d'informations accessibles aux personnes invitées, et ce avant le débat. Si l'on souhaite que le débat soit égalitaire, que tout le monde soit physiquement au même niveau, il ne faut pas choisir un amphithéâtre pour discuter. Enfin, et surtout, il est important de veiller au plaisir du débat, que ce moment ne soit pas vécu comme rébarbatif. La décoration du lieu, la présence de nourriture et de musique peuvent contribuer autant que la qualité des outils à ce qu'une discussion soit vécue comme un moment de partage fort et beau.

> LES OBJECTIFS À PROPOSER POUR UN CHANGEMENT DE FORME DE DÉBAT :

> **Mettons au cœur de nos actions le vécu plus que les projets !** Repartir des situations vécues, favoriser le passage progressif de « l'émotion à l'analyse » est une des conditions de l'émancipation. C'est aussi un moyen de ne pas plaquer des « projets-programmes » pensés d'ailleurs, dans une logique descendante et sans les gens. L'animation doit permettre aux participants du débat de se réapproprier le savoir exposé par l'intervenant-e, c'est-à-dire **faire le lien entre ce qu'il/elle nous dit et notre propre vie**, notre **propre quotidien**, là où nous en sommes dans nos idées et nos actes.

> **Sortons des « débats cacas » qui ne sont rien d'autre que la mise en scène des jeux de domination et du statut quo, pour privilégier et expérimenter une éthique de la délibération !** Nos formes de discussions, de réunions publiques, de débats sont souvent inadaptées à la confrontation des points de vue, des arguments « pour » ou « contre ». Elles ne permettent que rarement de faire le point sur l'état des accords et des désaccords, indispensable pourtant à la construction d'une parole collective et du politique. Il est essentiel d'expérimenter des formes de délibération permettant le passage du « je » au « nous » et bien sûr, dans un souci de démocratie et de justice sociale, au « nous tous » (référence à Majo Hansotte).

Références :

L'ennemi principal, Christine Delphy, éditions syllepse, 1998 ; *Sexe, cerveau et pouvoir*, Catherine Vidal, Dorothee Benoit-Browaays, Belin, 2005 ; *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Colette Guillaumin, éditions Côté Femmes, 1992.

La répartition des tâches entre hommes et femmes dans le travail de la conversation, Corinne Monnet, 1998, brochure disponible sur <http://infokiosques.net/>

Les intelligences citoyennes, Comment se prend et s'invente la parole collective, Majo Hansotte, éditions De Boeck Supérieur, 2005

Texte inspiré par le travail de l'association Virus 36